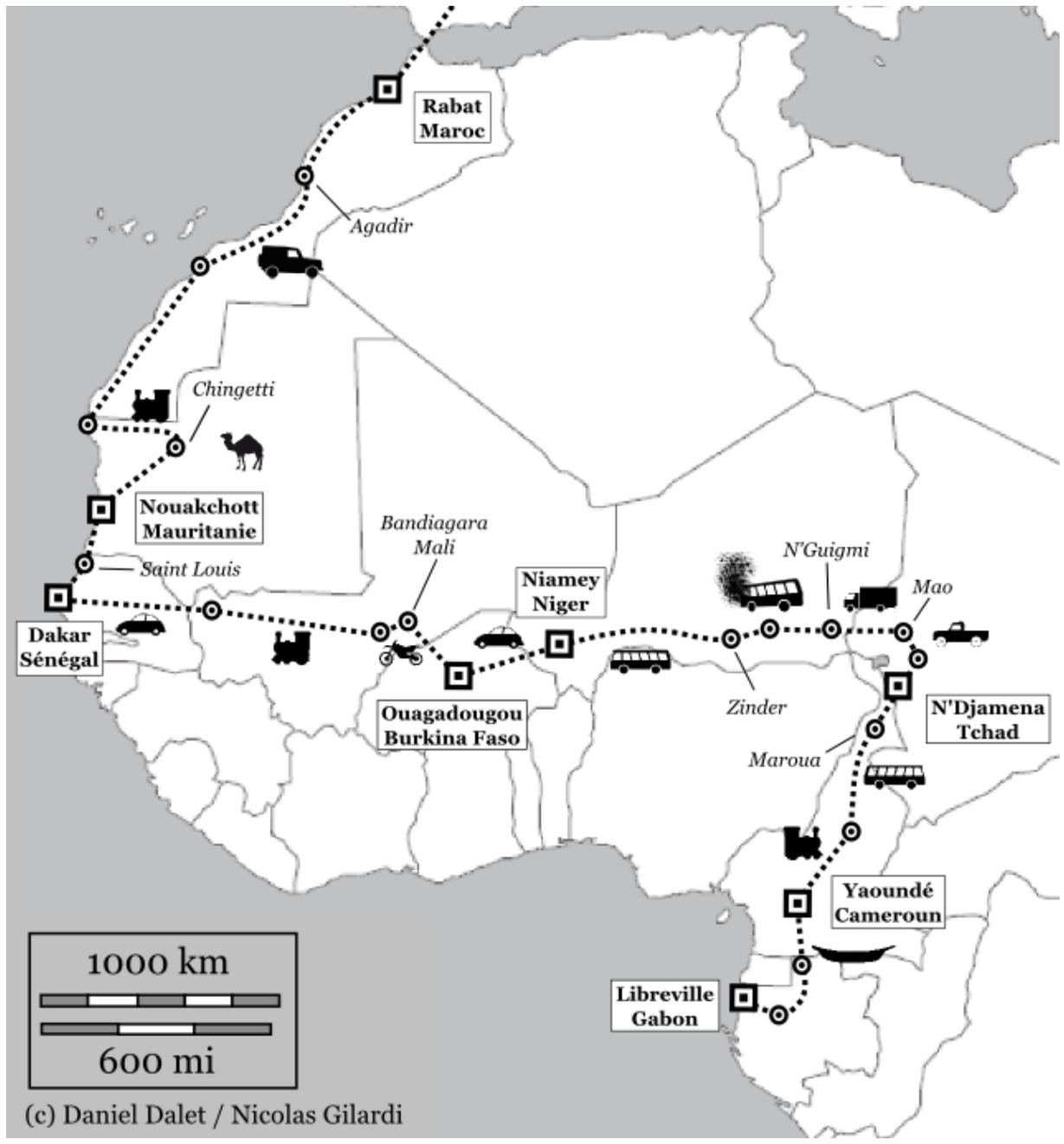
The background of the book cover is a photograph of a mountain landscape. The upper portion shows a misty, light blue sky with soft, white clouds. Below the sky, a mountain range is visible, with the lower slopes covered in dense, vibrant green and yellow vegetation, likely moss or lichen. The overall tone is ethereal and natural.

CAROLINE
RIEGEL

Éclats
de Cristal

Phébus *littérature française*



ACTE V

LA REMONTÉE AFRICAINE

Et puis j'ai continué ma route, comme un beau prélude au voyage à travers l'Asie qui allait suivre, comme une façon également de ne pas rompre trop brutalement le charme de l'Afrique, comme une ouverture enfin sur l'incroyable richesse du continent noir.

Cameroun

A Yaoundé, à la sortie du bus, une berline Mercedes m'attendait

- Voici tes appartements ! Là se trouve ta chambre (avec un lit moelleux enveloppé d'une moustiquaire). La salle de bain (marbrée) est ici. Voici le salon, la terrasse (avec vue étendue sur la ville), la cuisine... Dimitri sera ton cuisinier, tu peux lui demander ce que tu veux ! Et si tu as besoin d'un chauffeur, Justin est à ta disposition ! Je te laisse t'installer. Si tu n'es pas trop fatiguée, je te propose de dîner au restaurant.

Donatien, cousin éloigné de la famille présidentielle, était un homme d'une intelligence séduisante. Il dirigeait son propre bureau d'études spécialisé dans l'environnement; il était le partenaire camerounais d'ISL.

Au fil des bobines de pâtes et des gorgées de vin, notre conversation dévia sur le sujet favori des contrées africaines de ma connaissance : les relations hommes - femmes. La conception occidentale du couple et des relations sexuelles semblaient tout particulièrement le passionner.

Lorsque ses enfants furent en âge d'aller à l'école, la femme de mon hôte avait émis le souhait de reprendre des études pour travailler. Donatien avait fort mal accueilli la proposition, persuadé que l'équilibre familial serait détruit. Sa virilité s'en était trouvée perturbée. Car en vérité, si sa femme s'ennuyait au foyer, n'était-ce pas plutôt en raison de quelques faiblesses de sa part ? Il s'imposa de vérifier si sa "machine" fonctionnait, et reprit confiance hors du foyer, jusqu'à ce que le couple convint d'un accord : à lui revenait la charge

de garantir le confort dans lequel ils vivaient, à elle de s'occuper de la famille au quotidien. Donatien estimait les français, éternels amants, incapables d'une telle franchise.

Après une seconde nuit écumée dans les boîtes de nuits les plus en vogue de la ville, je quittai mes hôtes généreux au profit d'une couchette de train à destination du Nord.

J'eus pour compagnes de voyage deux musulmanes originaires du nord, terre de savanes et de prairies brûlées. Au sud du Cameroun, Fangs et Catholiques appréciaient une végétation luxuriante, au nord, musulmans et tribus montagnardes se partageaient un horizon bien plus épuré.

La longue chevelure des dames était convenablement voilée, leurs yeux largement épaissis de khôl. La plus jeune, fluette silhouette églantine, lisait assidûment des revues féminines. La seconde préférait reposer son généreux embonpoint sur sa couche. Elle ne pouvait se mouvoir sans haleter bruyamment.

Le train glissa tranquillement vers le massif d'Adamaoua, mirador de N'Gaoundéré, à mi-hauteur du territoire camerounais. Il semblait si peu pressé d'atteindre sa destination, qu'à cette lenteur, même les zébus trouvaient le temps d'admirer les passagers. A chaque traversée de gare, le convoi était assailli de femmes et d'enfants, « sauveteurs » (vendeurs à la sauvette) proposant de concert toutes sortes de denrées alimentaires locales.

- Loooo, lolololo !

- Bâtons, bâtons, bâtons !

- Beignets, beignets, beignets !

La mama de notre compartiment acheta un sac débordant de bâtons de manioc fermenté.

- Ils sont meilleurs dans le sud ! m'expliqua-t-elle, avant de les placer péniblement sous ma couche.

Le temps aux effluves acides d'atteindre mes narines, et je me crus de retour sur la piste de Kinguélé, le coffre encombré de paniers de manioc fermenté dont l'odeur me hanta si longuement. Il n'y avait que les toilettes pour offrir pire... bien pire !

Petit à petit, les arbres s'éclipsèrent. L'horizon s'étira sur d'immenses prairies ocrées, propices à l'évasion du regard. Les cases circulaires en torchis, couvertes d'un élégant toit de chaume, souvent nichées au pied d'un baobab, évincèrent celles en contre-plaqué. Allongée sur ma banquette, j'émergeais doucement de la forêt vierge...

Au milieu de la nuit, pressée par l'urgence, je ne pus éviter l'expédition redoutée aux

latrines. Après avoir enjambé quelques corps endormis, terrible épreuve pour ma vessie débordante, j'accostai. Ne trouvant qu'un lavabo déglingué surplombant un petit orifice d'évacuation au sol, je contribuai à empirer l'état des lieux. En les quittant, mieux éveillée, j'aperçus une porte jumelle, celle des toilettes. Quelle bobette ! Tant bien que mal, j'essayai de réparer mon erreur au moyen d'un fond de bouteille et de trois kleenex.

Je sus que nous approchions du terminus lorsque mes compagnes entreprirent la tâche délicate de se remaquiller en bravant les secousses du train. D'un sourire amusé, j'encourageai leur habile gestuelle.

A N'Gaoundéré, je n'eus qu'à suivre le flot pour atteindre la gare routière ; une majorité de voyageurs poursuivaient vers le nord. Les bus attendaient leurs clients dans une ambiance de criée, les numéros des billets étant hurlés à l'embarquement. J'achetai un ticket pour Maroua, la ville la plus au nord, malgré l'heure tardive d'arrivée. Avais-je craint d'être seule ? A peine installée, deux étudiants qui rentraient au village pour les fêtes du Ramadan entamèrent les présentations; ils ne me quittèrent plus jusqu'à mon départ le lendemain.

La situation enclavée de l'extrême-nord du pays en faisait un terrain d'action idéal pour les brigands de grand chemin. Ces braqueurs armés agissaient aussi vite qu'ils disparaissaient, juste le temps de dépouiller poches et remorques. A l'ambassade du Cameroun à Libreville, on m'avait rassurée : la présence armée renforcée sur les grands axes du nord avait contraint les bandits aux artères secondaires. Je ne fus donc pas surprise de lire sur une pancarte : « Sous escorte militaire ».

Première cliente de la journée, je m'informai :

- Y a-t-il des problèmes sur la route de Kousseri ?
- Ah non mademoiselle ! C'est fini. Plus de problème !
- Alors, à quelle heure part le minibus ?
- A dix heures ! me répondit-on d'une voie assurée.

Cela me laissait un peu de temps pour apprécier cette place routière, la plus séduisante de mon parcours. Elle formait un rectangle parfait, damier marqué de vieux arbres au tronc courtaud. A chacun correspondait une destination griffonnée sur un rebut de carton. Les transporteurs, attablés à un vieux pupitre d'école ou accroupis au sol, profitaient de l'ombre généreuse des feuillus séculaires en laissant causer les vieillards babillards du village.

Cette place d'échange, de rencontre et de bavardage semblait s'oublier. Le modernisme

n'y avait réussi qu'une timide percée, évincé par des mœurs indifférentes.

J'errai d'un coin à l'autre, d'un arbre au suivant. Le temps passait, et seule l'ombre tournante des chapeaux de feuilles se plaisait à le rappeler. Si je m'éternisais à celui-là, c'est de ne pouvoir me lasser du sourire édenté d'un vieux bigleux. A force de le regarder, je m'égarai dans le sillon de ses rides malicieuses, jusqu'à me perdre dans les reflets opaques de ses loupes épaisses. De temps à autre, un jeune « sauveteur » proposait des carottes, un autre des bâtons de canne à sucre, un autre encore des bonbons ou des ananas. Eux aussi allaient et venaient d'un pas flâneur, faisant une pause à l'ombre pour colporter leurs histoires drôles entre deux rondes. Les adultes exhibaient toutes sortes de colifichets inutiles. Dans leur mallette à trésors s'entassaient des médicaments vendus à l'unité, dont l'emballage vétuste laissait craindre sur la date de péremption.

L'ombre tournait encore, au soleil carnassier de terrasser les ardeurs restantes. Hé pardi ! Ne devons-nous pas partir en milieu de matinée ?

Le chauffeur de taxi qui allait nous faire traverser la frontière du Tchad promenait des yeux pincés de malice, et comme un air de forban, avec une petite cicatrice tirant le haut de sa joue gauche. Il arborait un sourire et une allure confiante. Son discours était posé, rassurant ; mais je ne pouvais dissocier ce sentiment d'un soupçon moins reluisant.

Nous arrivâmes au poste frontière camerounais. L'instant était solennel : devant la brigade au garde à vous, on pliait minutieusement le drapeau. Cette mise en scène rigoureuse et quotidienne s'opposait au flegme des heures de travail, mais avait le mérite d'inspirer la sympathie.

Mais au fait ! Si le drapeau était rangé d'un côté, nous pouvions craindre l'heure fatidique de fermeture du poste suivant ! Je pressai le conducteur de franchir le pont.

Le Tchad

Sur l'autre rive, un monde antagoniste nous accueillit.

Je ne fus soulagée qu'à la vue d'une porte ouverte. Un douanier entreprit avec nonchalance l'analyse de mon passeport :

- Les bureaux sont fermés ! dit-il sans aucun ton.

- C'est vrai, il est 17 heures 35 ! Mais mon visa est en règle, et vous êtes encore là !
C'est une chance ! Et juste une signature !

- C'est 5000 pour le dépassement d'horaire !

Quelle onéreuse minute de travail supplémentaire ! Palabrer ne mena à rien. Soit je payais sa peine, soit je me contentais d'un pré-enregistrement : papier provisoire en échange du passeport, inscription dans un registre... et signature ! Quelle différence entre les deux autographes ?

La présence militaire tchadienne m'intimida fortement. Je crus à un état en guerre ou sur le point de l'être. Une jeep débordant de jeunes soldats armés jusqu'aux dents était postée à chaque carrefour. Leur regard, dur et arrogant, semblait exalté par une ivresse guerrière.

Nous avons juste traversé un pont !

Avec une telle concentration militaire, nous devions forcément subir une vérification musclée. Les statistiques ne mentent pas...

Mon passeport en règle me fut rendu avec un sourire poli. Nous n'étions pas sortis d'affaire pour autant : il restait aux deux étudiants qui nous accompagnaient à obtenir le même sourire de liberté.

Les minutes s'allongèrent sans que les policiers ne quittent leurs papiers des yeux. Longues heures de palabres... Si longues. Le taximan s'en mêla. Que pouvait-il bien se passer ? Je l'appris plus tard. Les deux jeunes béninois n'avaient pas de papiers en règle. Peut-être avaient-ils acheté leurs certificats pour aller tenter leur chance ailleurs, comme tant d'autres. Le chauffeur menait la danse, les accusés n'intervenant que pour répondre à un interrogatoire autoritaire. J'étais enfermée dans la « pigeon » :

Avec la nuit tombante, mon humeur déclina. Je voulais sortir de ce tacot en ruine ! Prévenir mon contact local.

La nuit était déjà pleine quand nous quittâmes ce carrefour maudit... sans les deux étudiants.

- Que va-t-il leur arriver ?

- Oh, ils seront probablement reconduits à la frontière !

Mon cœur se serra.

Un rapide tour d'horizon ne perçut que du noir : aucun halo citadin. Perplexe, je me mis à douter des intérêts de mon chauffeur.

- Mais où se trouve la capitale ? le questionnai-je avec un soupçon d'inquiétude qu'il ne manqua pas de remarquer.

- T'inquiète pas ! C'est plus très loin, on y est presque !

- Je dois téléphoner ! A la première échoppe, arrêtez-vous ! insistai-je la voix encombrée de panique.

Soudain, le taxi s'engagea dans une campagne déserte.

L'obscurité était totale.

L'angoisse me saisit. Mon esprit se déroba. Peut-être avait-on l'intention de me dépouiller ! Les idées s'emballèrent jusqu'à ne plus pouvoir masquer mes sentiments :

- Mais où est-ce que tu m'emmènes bordel ! Où est le centre-ville ?

Les lumières réapparurent comme par enchantement. Le faquin s'en donna à cœur joie :

- Tu as eu peur hein ! On a pensé à maman là !

Plus tard, alors qu'il me proposa de passer à l'avant:

- J'ai envie de te lécher, de te sucer ! Je rêve de coucher avec une blanche ! renchérit-il en fixant son regard sur l'élastique de ma culotte qui pointait malencontreusement au dehors de mon pantalon, pourtant ample et sans équivoque.

Le voilà donc ce vice latent : une obsession sexuelle, le fantasme de la blanche... Exotisme irrésistible décuplé avec indécence par tant de panneaux publicitaires.

- C'est comme ça qu'on parle à une femme dans ton pays ? Et ça fonctionne ? Je te conseille une autre approche si tu veux séduire une belle. En ce qui me concerne, on en restera à la course de taxi. Désolée ! dis-je sans reprendre mon souffle, le ton sec et raclé.

Magicienne, je l'aurais ensorcelé.

N'Djamena dépayse avec ses rues aussi droites que bosselées. Une poussière mordante hantait ce tranquille lacis en proie à une chaleur terrassante au zénith. Le tableau semblait si paisible que je fus étonnée des mises en garde qui me déconseillaient vivement de fréquenter seule certains quartiers, et en aucun cas de sortir la nuit. Peu désireuse d'inquiéter mon hôtesse, je m'abstins de céder au désir d'évasion qui d'ordinaire me plonge au cœur des labyrinthes citadins. J'écoulai donc sagement de douces et insouciantes journées aux côtés de Marie-France à jardiner l'oasis de la splendide villa de sa fille. Nous enchaînions les parties de scrabble, mitonnions de délicieux repas avec les récoltes du jardin et profitions des rares événements culturels de la ville.

Un soir au fameux restaurant « Le Carnivore », le nez vissé sur un steak de zébu, je fis la connaissance de Tony, noir américain et ancien légionnaire français. Il travaillait pour l'ONU à un programme de déminage. Il m'apprit que le Tibesti, région montagneuse et volcanique du Sahara méridional, était probablement la terre la plus minée au monde. Puis il détailla le principe de déminage appliqué par ses équipes : lent et laborieux.

- Combien de mines ont été détruites l'an passé ? demandai-je, pragmatique.

- Environ 2 500.

- Et on estime à combien le nombre de mines enfouies dans le sol tchadien ?

- Quelques centaines de milliers...

Il m'expliqua plus tard la méthode locale de déminage : celle des impatients, des pauvres ou des rebelles.

- Tu passes à fond avec le pick-up, et tu pries !

Tony était un beau gaillard, de la même trempe que les plongeurs de Kinguélé : un homme à l'esprit aventureux et insoumis, au corps solidement bâti, tout à la fois tendre et rude. Loin de sa femme, il souffrait de la solitude, mais fuyait la routine. Un passé aussi intense que celui d'un légionnaire doit peiner à se conformer à une réalité doucement réglée.

En guise d'adieu, Tony m'offrit un pique-nique bucolique sur les bords du Chari, en compagnie d'hippopotames. S'il devenait rare de les voir folâtrer dans les eaux boueuses de la ville, la campagne proche n'était pas encore complètement « débarrassée » de cette espèce menacée. Observer ces pachydermes aquatiques en liberté était un privilège.

Le lendemain, le Cercle Culturel Français offrait une soirée de chants et de danses traditionnels. Une amie de Marie-France nous invita à déjeuner dans son appartement donnant sur la rue principale. En bons Français, nous énumérions toutes sortes de recettes alléchantes, lorsque la rue s'enflamma. Fabienne alla jeter un coup d'œil dans l'embrasure de son portail et nous annonça :

- Tapis Rouge ! Plus personne n'a le droit de sortir ! Je suppose que le président doit se rendre à l'aéroport !

- Et combien de temps cela peut-il durer ?

- Oh des heures ! Parfois même la journée entière !

Incapable de résister, j'entrebâillai très légèrement le portail et ne quittai plus mon observatoire. Des militaires coiffés d'un béret noir, armés comme des va-t-en guerre avaient

pris possession de tous les carrefours de l'avenue. Ils bousculaient les passants qui traînaient encore, rouant même de coups un malheureux vieillard. Les pick-up bondés de militaires armés allaient et venaient. Prudence ? Exhibition ? Révolution ? Avec le temps, l'excitation des visages exaltés se durcit. Leurs coups ne m'auraient pas épargné si j'avais eu le culot de sortir.

Les « bérets noirs » furent rejoints de « bérets rouges », garde rapprochée du président.

- Ce sont les pires ! Ils ont carte blanche pour protéger leur chef et pratiquent leur folie sur la population ! m'expliqua Fabienne.

Leurs visages semblaient défier le monde, leurs armes le menaçaient.

A chaque déplacement du président, un « tapis rouge » était ainsi déroulé. La population s'en trouvait cloîtrée, confinée, pénalisée... Au soir seulement, le convoi présidentiel avala finalement l'avenue en quelques secondes ; sa troupe disparut aussi vite qu'elle était apparue.

Grâce au réseau Satom, je pus profiter d'un véhicule sûr et rejoindre leur base à Mao, au royaume du sultan de Khanat, cité princière émergeant des sables...

Toutes les demeures, façonnage géométrique en torchis enduit de crème, pointaient à leurs quatre coins d'élégantes ciselures. La ville étendait son cœur sur une colline sableuse surplombant ses oasis nourricières. En son point haut, elle exhibait fièrement un château d'eau gris métallisé. Seule construction moderne et élevée, l'architecture inspirait une vision futuriste. Les locaux étaient fiers de leur héritage. Mais rien n'égalait la grâce légère des allants féminins. Mon souffle suivait leurs ondoiements bigarrés et ceux des augustes tuniques de leurs époux. L'ample et mouvante liberté de ces toiles semblait à elle seule conjurer la rudesse immuable du désert.

En arrivant aux abords de la ville, je fus frappée par une vision inattendue, presque festive dans les rues bordées d'arbres. Tous semblaient décorés pour la Noël, que l'on avait voulu si grandiose, qu'aucune branche, aucune épine n'avait été laissée nue. De même, chaque arbuste, le moindre buisson était ainsi pavoisé de sachets en plastique blanc ou noir. Hélas, à cette considération féerique, s'opposait une réalité assassine : la végétation chétive, si précieuse sur ces terres rongées par un désert opiniâtre et gourmand, mourait étouffée sous ces rebus de plastique.

Mercredi était le jour du marché. J'avais toutes les chances de trouver un véhicule pour

m'emmener au Niger par le nord du lac.

Mao était en effervescence, et du parvis de la concession, j'observais, ébaubie, le défilé de dromadaires montés par des familles semi-nomades. Elles allaient s'approvisionner et vendre leurs produits au grand marché. A leur vue, le temps bondit simplement en arrière. Les hommes, enveloppés d'un drapé blanc ou bleu ciel, étaient accroupis sur leur haute monture : les mains posées sur le licol, le dos parfaitement droit et le regard altier. Leurs femmes montaient leur propre dromadaire en amazone, en ayant soin de rester légèrement en retrait de leur mari. Les couples avançaient ainsi, calmement, selon la démarche chaloupée de leur monture.

J'avais cru me sentir en sécurité à Mao, loin des affres de la petite corruption quotidienne. C'était oublier que je foulais le sable tchadien. Tôt le matin, mes joyeux compagnons m'accompagnèrent au marché. Avec une telle armada de gardes du corps, rien de fâcheux ne pouvait m'arriver. J'avais acheté quelques pains et des fruits pour le voyage, ils avaient eu soin de me réserver une place en cabine dans un camion en partance pour Nguigmi. Le reste de la journée m'appartenait.

- A quelle heure est prévu le départ ? m'étais-je enquis.

- Vers midi ! Inch'Allah !

Très logiquement, notre convoi partit à dix-huit heures !

Dans l'attente indécise, je retournai au marché. Mais à peine avais-je sorti mon appareil photo qu'un homme au ventre bedonnant s'approcha de moi. N'est pas aussi bien portant qui veut dans ces contrées ! Je subis un désagréable interrogatoire conclut par l'obligation de me rendre à la police. Mais bien soutenue par l'affable équipe de la Satom, cette visite fut amicale, et mon nom, simplement griffonné sur un bout de papier dans une pièce au désordre peu fonctionnel.

Le soleil tirait ses dernières stries de rose quand le camion klaxonna. Confortablement installée entre Abdullah et Mohamed, à l'avant d'un antique camion benne, je saluai mes amis.

Au volant, Abdullah ne parlait qu'arabe ; Mohammed, son assistant, baragouinait l'anglais. Nous devions parvenir à trouver une fréquence de communication, malgré le bruit ronronnant du moteur. Leur sourire édenté, noircit de profondes caries, était franc et généreux. Ils étaient libyens.

Ce tronçon, que j'avais cru point noir de cette remontée, se dévoilait comme le plus

authentique des voyages entrepris jusqu'alors.

Les autres voyageurs avaient dû se contenter de la benne, où ils s'étaient néanmoins installés à leur aise, entre matelas et sacs de voyage. Si bien que l'arrière du camion ressemblait à un camping-car en route pour la mythique Katmandou !

Parmi la douzaine de voyageurs, deux jeunes tchado-soudanais balbutiaient un pauvre anglais, mais ne tarissaient pas de questions à mon intention. L'un était peintre en bâtiment, l'autre mécanicien ; tous deux allaient tenter leur chance en Lybie. La seule femme s'appelait Hadiza : une jeune nigérienne bien portante en quête d'indépendance et d'amour. Divorcée d'un séducteur, elle et une amie avaient entrepris de rejoindre un oncle au Soudan, avec l'espoir d'y monter leur propre affaire. En réalité, submergée par un besoin pressant de quitter sa ville et le carcan qui l'oppressait, Hadiza avait confié ses deux enfants à sa mère, roulé ses économies dans un nœud de sa robe et mit le cap vers l'est. Ce faisant, elle fuyait le joug familial – depuis son divorce, elle partageait une petite chambre avec ses enfants sous le toit et l'autorité de ses parents -, le poids d'une tradition religieuse trop manichéenne à son goût et les vellétés machistes de sa société. Son épopée prit fin à Mao, où son associée s'éclipsa. Seule, elle n'eut pas le courage de poursuivre ses rêves. Elle s'en retournait désormais avec son pécule compressé par un mois d'atermoiements.

Son ex-mari, Dom-Juan habile et aisé, souhaitait réintégrer Hadiza au foyer. Avant son départ, il n'avait cessé de lui faire la cour comme au premier jour. Partir avait évité à la romantique demoiselle de céder au chantage affectif. Partir lui avait aussi ouvert les yeux. Hadiza se sentait désormais prête à assumer sa vie : ce voyage lui avait redonné l'énergie et le souffle d'affronter son univers, l'envie de gagner peu à peu une solide indépendance au pays qui était le sien. Il lui avait aussi permis de mieux cerner ses limites.

Le plus dur l'attendait pourtant. Et dans un dernier élan de rêve, elle vécut une impossible romance. Car le voyage a cela d'extraordinaire : il permet de croire, d'espérer, de rêver au-delà des frontières de la réalité quotidienne. Et il en était bel et bien ainsi de notre vie de bohème autour du lac Tchad.

J'avais tant espéré l'apercevoir, ce lac niché dans le coude de l'Afrique, à cheval sur le Niger, le Nigéria, le Tchad et le Cameroun. Je ne cessais de scruter un horizon éperdument morne, mais ne voyais rien d'autre qu'une ligne floue, évanescence, parfois masquée par

l'ombre d'arbustes... Que la superficie de ce lac marécageux et peu profond soit en diminution critique, je ne pouvais que le croire.

Des 25 000 kilomètres carrés en 1964, il ne restait que 3 000 en 2006. Cinq mille ans plus tôt, le lac couvrait l'entier royaume du Kanem. Deux terribles vagues de sécheresses, en 1972-1973 puis en 1982-1984, firent fondre le bassin lacustre ; la baisse de pluviométrie constatée jusqu'à la fin du siècle dernier amplifièrent le phénomène : le lac Tchad mourait. Plus récemment, une inversion de la tendance pluviométrique lui donnait éventuellement un peu de répit, mais rien qui ne justifie un réel optimisme.

Son principal affluent, le Chari, avait, lui aussi, perdu de sa superbe... Quant au volume restant, majoritairement concentré sur la partie nigériane, il voyait sa surface diminuer de moitié dès que les pluies cessaient. Je n'avais aucune chance de l'effleurer du regard.

Le camion progressait très lentement dans le sable, en suivant les ornières laissées par d'autres ; les rares pauses étaient rythmées par les prières et la faim.

Savourer un repas à l'ombre d'un arbre solitaire et providentiel, dormir à même le sol sous le plus étincelant des plafonds, puiser l'eau à chaque puits trouvé, colporter les nouvelles et boire le thé, encore et encore : voilà ce qui rythmait notre temps. Tout ce que nous vivions au fil de la piste n'était que partage : le grand plat de macaronis croustillants de sable, le thé, la prière, l'eau, les nattes, l'ombre, les histoires, l'ennui, le silence...

N'ayant pas de réchaud, je m'étais contentée d'acheter quelques pains, des bananes, et de l'eau. C'était ignorer l'hospitalité musulmane. Durant la semaine qui me lia à mes compagnons de voyage, je n'eus qu'à tremper mes doigts dans le plat commun, siroter les verres de thé.

- Tu bois l'eau et tu manges comme nous ! C'est bien ! Les touristes ne font pas cela d'habitude ! Ils ont peur d'être malades ! s'était étonné Abdullah au premier repas.

- Mais avais-je d'autres choix pour gommer nos différences ?

- Tu sais, si je veux voyager comme vous, je dois aussi accepter vos habitudes ! Or moi, si je suis malade, j'ai la chance de pouvoir aller à l'hôpital, d'être soignée correctement et en plus de ne rien payer ! avais-je répondu.

Tard dans la nuit, le camion fit halte au poste de douane de Rig-Rig, dernier hameau avant la frontière. Notre groupe fut enregistré à la lueur d'une lampe torche par un factionnaire apathique à la recherche d'un bic fonctionnel. Appelant les uns après les autres, il inscrivit nos

noms sur des registres empoussiérés. Si mon cas fut expédié sans difficulté, il en fut autrement de mes compagnons. Certains ne purent échapper au versement d'une obole que des heures de palabres s'acharnèrent à diminuer.

Le Niger

Un premier enregistrement au poste frontière promet des heures d'attente, des palabres sans fin. J'observai cette vie en suspend, errai autour du bureau de douane. Tant d'hommes et de femmes qui voyagent, et attendent un droit de passage : que cherchent-ils ? Du travail ? Un toit ? La bonne fortune ? Pouvaient-ils, comme moi, savourer découverte et liberté ?

Leurs silhouettes étaient finement élancées ; seul un enfant en bas-âge encombrait les bras ou bombait le dos des femmes.

Un camion gavé de marchandises passa à côté du nôtre. Son ventre obèse débordait de tous les côtés. En levant les yeux, je vis qu'il était coiffé de voyageurs. Comment pouvait-il avancer dans le sable avec un tel surpoids ?

La nuit tombait déjà lorsque l'autorisation de passer la barrière d'entrée au Niger nous fut enfin accordée. Le camion continua de se perdre dans l'immensité steppique, jadis recouverte d'un peu d'eau claire. Son roulis m'emporta doucement sur ces flots fantômes.

Soudain, un violent faisceau de lumière éblouit mes rêveries. J'ouvris les yeux sur deux mitraillettes pointées vers la cabine. Mon cœur battit la chamade. Surtout rester discrète !

Les militaires échangèrent quelques mots avec Abdullah, puis procédèrent à l'inspection du chargement. Quand ils remarquèrent ma présence, je fus sommée de les suivre au campement.

- Votre passeport s'il vous plait !

- Je m'exécutai, droite et attentive.

- Vous venez d'où ?

- Je suis Française !

- Où allez-vous ?

- Je rentre au pays ! J'ai travaillé sur la construction d'un barrage au Gabon. Les avions font encore la grève alors je rentre à pied ! répondis-je en souriant.

Le chef de camp me dévisagea quelques secondes puis éclata de rire, sa troupe avec lui.

- Toute seule ?
- Oui !
- Vous en avez du courage !

Dès lors, les formalités de douanes prirent l'allure de réjouissances. Le chef me raconta ses voyages, ses déboires, sa solitude, ses aventures. Je les quittai sur la promesse d'être vigilante.

- Mais ne vous inquiétez pas ! Il n'y a pas de problèmes et vous êtes en de bonnes mains ! Bon voyage ! me rassurèrent-ils toutefois avant de me confier solennellement à Abdullah.

Les sacs à peine posés à Nguigmi, au bout de la route, Hadiza, femme d'intérieur aguerrie, s'activa à installer notre nouveau campement. J'obéis à ses ordres, étalant ma couche à même le sol poussiéreux.

Elle me proposa de l'accompagner en promenade : évasion au bras de Mustafa. Maître cupidon tourmentait-il ces deux là ?

L'heure du thé sonnait plus régulière qu'un métronome. Combien en avais-je absorbés depuis l'aube ?

Des connaissances de nos convoyeurs, curieuses de rencontrer l'occidentale, se joignirent à nous. Il me semblait que ces hommes pouvaient passer leur vie à se prélasser ainsi tout en reconstruisant le monde. La conversation masculine glissa sur des sujets politiques :

- Tu connais ce livre ? me demanda un jeune impertinent en brandissant un petit livre rouge sous mon nez.

- D'un air gauche, j'en étudiâi le contenu : recueil idéologique de la révolution Islamique rédigé par le Colonel Kadhafi. « En quelque sorte, un mode d'emploi pour la construction d'une démocratie du peuple » m'expliqua-t-on. J'avais bien quelques doutes !

- Le livre le plus important après le Coran ! clamèrent les jeunes visiteurs.

Le plus arrogant s'emballa dans un panégyrique de son héros pendant que je feuilletais le chapitre concernant les femmes, sans que rien ne me convainque. Face à un séide si véhément, il ne s'agissait pas de gloser ; j'évitai bien de m'emporter dans un débat.

- Oh tu sais, moi je n'aime pas la politique ! esquivai-je sans négliger de prôner un peu les bienfaits du respect d'autrui... et de la femme justement !

Leur pressante curiosité et une pluie d'approbations trahissaient l'admiration qu'on me portait : j'avais de l'éducation et le courage de braver solitude et frontières. Je jouissais d'une place admise au sein de la gent masculine, partageant aussi l'intimité des femmes. J'y perçus le devoir de ne pas entacher cette noble perception. Je soignai donc mon attitude, ma pudeur et mon langage.

Pendant que j'aidais Hadiza à préparer les macaronis du dîner, elle se confia avec une déferlante d'émotions. Mon amie était amoureuse de Mustafa ! La romance avait belle allure : son prince charmant était prêt à l'épouser. Hélas, quelques doutes résiduels rongeaient le cœur épris d'Hadiza.

C'est que le charme n'était pas exactement à « la hauteur » de ce qu'elle espérait. Mustafa n'avait aucune éducation, ni famille, ni ressources, juste un semblant de métier et les pieds cornés. Elle désirait un homme élégant, maniéré, et ne cessait de le titiller dans ce sens. Il lui offrait gentillesse, attention, tendresse ; Hadiza n'y fut pas insensible. Malgré sa quête éperdue de liberté, elle avait besoin d'un homme pour la complimenter.

Depuis Mao, leur aventure (qu'elle avait jurée platonique) n'était plus un secret. Abdullah, garant de Mustafa, avait jusque-là laissé les tourtereaux roucouler. Mais depuis qu'Hadiza s'était mise en tête de soumettre son ouvrier à l'approbation familiale, le regard d'Abdullah s'était assombri. Il discuta longuement avec Hadiza dans l'espoir de la dissuader, invoquant une amourette sans avenir et un parti peu convenable pour la famille. Il me pria de raisonner mon amie, faisant de même avec Mustafa.

Somme toute, Abdullah était le maître ; il le fit savoir avec diplomatie.

Hadiza rêvait ouvertement d'un homme de haut rang, mais n'avait-elle pas subi les avanies d'un fortuné infidèle ? Elle m'avoua n'avoir jamais cessé de fréquenter son ex-mari. Noble séducteur, il lui avait proposé un remariage. Le cœur d'Hadiza, sans doute englué dans ses doutes, était sensible à toutes les manifestations charmeuses.

Ma chère Hadiza, princesse aux pieds lissés, tu avais pourtant bien du courage à t'affirmer ainsi !

Ces émotions me rappelèrent qu'il était grand temps de rassurer ceux que mon voyage obsédait. Hadiza souhaitait également prévenir sa famille du retour anticipé ; toujours accompagnés de Mustafa, nous nous mîmes en quête d'un téléphone.

Il n'y avait qu'un seul organe téléphonique à Nguigmi : celui de la poste. Et quel engin ! Il s'agissait plutôt d'un dinosaure de la téléphonie : parallélépipède aux dimensions herculéennes d'environ un mètre de hauteur sur un mètre cinquante de largeur, connecté sur deux faces par un écheveau de câbles. L'opérateur jonglait avec son labyrinthe filaire, raccordant les clients entre eux.

Les deux verres opaques posés à terre détournaient de la soif, comme le matelas miteux du sommeil. La chaise du client n'était qu'un squelette sans selle qui rudoyait mon dos. Nous patientâmes humblement que la cacophonie du village s'épuise, sous l'oreille attentive de son opérateur !

Le coût exorbitant des communications contraignait d'être bref :

- Allo maman ? Je rentre à la maison ! dit l'une.

- Allo maman, tu m'entends ? J'ai quelques secondes pour te dire que tout va bien, se contenta l'autre.

Le lendemain, nous avons rendez-vous devant l'échoppe du transporteur public pour un départ du bus annoncé aux aurores. Hadiza avait mûri sa décision dans la nuit : la raison l'emporta sur la passion.

Mohammed et nos amis soudanais nous saluèrent longuement. Quittant le royaume du franc CFA d'Afrique centrale pour celui de l'Afrique de l'Ouest, je leur laissai mes derniers billets. Ils allaient tenter une remontée vers le nord, traverser le grand erg pour rejoindre la Lybie. J'aurais tant aimé continuer ce périple en leur joyeuse compagnie.

Un seul bus menait chaque dimanche à Zinder, deuxième ville du pays située à mi-parcours de la frontière ouest. Le voyage annonçait une quinzaine d'heures pour mille kilomètres de sahel. De ci, de là, quelques dunes de sable mouvant avaient pris possession de la route ; peu de passants s'appliquaient à les franchir...

Notre bus effectuait là son dernier voyage. Puis il serait démantelé de tous ses atours et probablement abandonné à la rouille sur un terrain vague de Zinder. Comme les autres clients du voyage, je ne l'appris qu'après la panne !

Le bus rendit l'âme aux confins du sahel. Le soleil écrasait les baobabs alentour et le sable brûlait les peaux fragiles. Droit sur nos têtes, il n'avait pas d'ombre à offrir. Les femmes s'accroupirent avec leurs petiots dans les bras, contre, ou presque sous le bus. Quelques

hommes se réfugièrent dans les petits épineux pour fumer une cigarette et s'offrir une sieste, alors que les plus impatients conversaient avec le chauffeur afin d'analyser la situation, voire même d'imposer leur point de vue.

Une question taraudait tous les esprits :

- Et maintenant, qui va venir nous chercher ?

Le convoyeur finit par être embarqué jusqu'au prochain village pourvu d'un téléphone, d'où il espérait prévenir son agence de nos déboires.

Il revint en fin d'après-midi. Mais là-bas, on lui avait conseillé de se débrouiller pour nous mener à bon port. Les visages masculins se durcirent. Certains haussèrent le ton et accablèrent le pauvre chauffeur de reproches.

A la tombée de la nuit, le chauffeur parvint enfin à stopper un pick-up disposé à s'alourdir pour l'urgence : il accepta de déposer femmes et enfants au hameau de brousse le plus proche, soit à une quinzaine de kilomètres de là. Les hommes avaient convenu de passer la nuit à garder le bus et son contenu ; nous devions leur faire parvenir de la nourriture dès que possible. Femmes et enfants s'entassèrent dans la benne arrière. Comme je m'essayais à cet exercice de contorsion sans parvenir à placer un seul pied, on m'invita dans la cabine. Les côtes écrasées entre trois hommes amusés, le levier de vitesse coincé entre les jambes, je vécus là mon plus inconfortable trajet.

A la vitesse d'un pas de chameau, sans phare, nous atteignîmes un hameau scindé par la route, tout juste éclairé par quelques bougies. Nos hôtes étalèrent quelques nattes sous un toit de paille ; une bouillie de millet vint réconforter nos faims. La soif fut étanchée par l'eau du puits qu'on nous tendit dans une cruche en terre cuite passée de main en main. Je m'allongeai au côté de mes compagnes d'infortune, les yeux happés par les étoiles. Considéré de la sorte, cet incident de parcours se révéla une fabuleuse providence !

Le lendemain, Hadiza n'eut de cesse de rapporter les délices locaux vendus sur les étals qui nous faisaient face : bouillie de mil accompagnée d'une sauce gluante à base de gombo, plâtrée de riz et sa purée de haricots rouges, viande de zébu grillée et arrachée à son essaim de mouches opiniâtres, salade de choux assaisonnée de forts piments, galettes de fromage dures comme pierre, canne à sucre désaltérante, dattes séchées, tête de mouton bouillie...

- Tu veux goûter ? C'est mon plat préféré ! C'est absolument délicieux ! affirma-t-elle les joues gonflées.

Le soleil faisait sa ronde, et je finis par faire la mienne.

De jeunes porteurs d'eau allaient et venaient dans les venelles du hameau. Leur silhouette agile, élargie par un fin balancier arqué à chaque extrémité, louvoyait sans saccade : ils semblaient légèrement détachés du sol, comme pour mieux s'affranchir de la pesanteur qui les courbait. Ils allaient remplir les hautes jarres en terre des particuliers.

L'épicier du village, dont nous avons investi la terrasse en prenant nos aises, ne cachait pas son mécontentement. Mais son devoir d'hospitalité musulmane ne pouvait souffrir d'écart de conduite ; il nous toléra en silence. L'idiot du village, un ancien notable devenu fou, quémandait régulièrement l'aumône. Ses confrères le repoussaient avec douceur, accompagnant leurs gestes d'un rictus moqueur.

Au bord de la route, le boucher du village dépeçait une carcasse de zébu. Chacun de ses gestes secouait l'armada de mouches qui recouvrait la chair ensanglantée. La concentration était telle qu'on ne distinguait plus la moindre parcelle de viande. Mieux valait la cuire à pleine flamme et la mastiquer longuement !

En fin d'après-midi, un pick-up de la gendarmerie accompagné d'un minibus - le premier véhicule pour les hommes, le second pour les femmes - nous embarqua en hâte.

Zinder était une ville charmante accrochée en son centre à un amas de grès rosâtre qui lui conférait un relief original. Les ruelles étaient le théâtre de paisibles cortèges : troupeaux d'animaux aux pattes courtes sous la conduite de leur berger indolent, dromadaires pressés par des cavaliers en tunique bleu ciel que le vent soulevait comme des oriflammes, mobylettes transportant des piles de moutons bêlants...

Quand nous entrâmes, Hadiza revoyait sa famille et ses deux enfants après deux mois d'absence. Si sa jeune sœur et les enfants ne purent cacher leur émotion, il en fut autrement de sa mère. Une vie rude et soumise à de nombreux devoirs ne laissait guère de place aux rêves et aux émotions inutiles.

A l'heure du départ, Hadiza m'encombra les mains de cadeaux : deux verres à thé, une barrette pour tenir les mèches rebelles, une paire de lunettes de soleil et un poulet grillé pour la route. Nous nous embrassâmes longuement.

Une nouvelle journée de bus s'annonçait; l'arrivée semblait mieux assurée sur cette route fréquentée. J'avais l'estomac légèrement ballotté, ce qui ne m'empêcha pas de dévorer le poulet, bien avant les douze coups de midi.

La diarrhée me terrassa d'un seul coup, au zénith d'un soleil morbide. Ruisselante de sueur, le visage effaré par la peur de ne pouvoir me retenir, je me précipitai vers la porte, suppliant le chauffeur de s'arrêter. Sans parvenir à échapper aux regards inquisiteurs, je libérai une véritable bombe. On me pressa de remonter : le bus ne saurait attendre. Non! Je voulais m'allonger là, sur le sol, à l'air libre !

La mama africaine à mes côtés comprit sans souffler un mot : d'un regard autoritaire, elle dégagea les places la séparant du couloir et me plia sur ses cuisses. Sans ce traitement de faveur, le trajet aurait viré au cauchemar. Au creux de cette femme étoffée, je laissai la fièvre agir et sa main garder mon front brûlant.

A Niamey, une jeune recrue de la SOGEA, m'attendait à la gare routière. Je n'aurais pu espérer meilleure prise en charge en pareille circonstance. Je fus conduite au camp : un confortable ensemble de villas agencées autour d'un restaurant et d'une piscine, au centre de la douce capitale nigérienne. Je m'allongeai sur des draps d'une blancheur impeccable, le ventilateur frôlant mon visage fiévreux. Ce fut tout pour cette journée... et les deux suivantes.

Du Burkina Faso au Sénégal

Avec la fin du Fespaco, important festival de cinéma africain, Ouagadougou était en pleine effervescence. Je ne profitai plus des projections ; en revanche, à la SOGEA, on me proposa quelques visites de chantier qui réjouirent l'ingénieur assoupi.

Le second soir, invitée chez des amis de collègues parisiens, je rencontrai Marc. Drôle de pigeon voyageur que celui-là ! Français, baroudeur, motard, professeur de géographie, maître de conférences à Paris, séducteur, libre penseur à l'écriture minuscule... La soirée n'était pas consumée qu'il m'avait déjà proposé d'embarquer sur sa moto pour un détour par le pays Dogon.

Ensemble nous remontâmes la falaise de Bandiagara par l'est, traversant les étonnants villages dogons. L'esthétique si particulière de cette barrière géologique plantée au beau milieu d'un sahel sans verticalité fascine dans ses moindres détails : la pointe terminale des cases, les niches des morts suspendues dans la roche rosée, les escaliers de pierre entortillés, les damiers de cultures qui tapissent le pied de la falaise...

Notre venue créait l'événement ; et Marc aimait cela, qu'une bande d'enfants encanaillés essaime autour de son engin. A Banani, lorsque nous prîmes le temps de soigner nos estomacs au coca, l'un d'eux m'offrit son lance-pierres en bois sculpté et un dessin coloré. Mais, si nous voulions admirer les derniers crocodiles d'Amani, végétant dans une mare boueuse, vestiges de temps verdoyants, il fallait d'abord s'acquitter d'un droit de regard auprès d'un vieillard nonchalamment accroupi sous un baobab.

De la ville de Bandiagara, camp de base du pays dogon, je filai en bus jusqu'à Djenné, îlot d'histoire où trône une splendide mosquée en terre à l'abri d'une ceinture de tranquilles demeures. Plus que jamais m'accueillit un univers touristique. Je fus aussitôt mêlée, assimilée aux nombreux étrangers qui déferlaient : en groupe, en couple, en quête... J'aurais tant aimé savourer l'impunité de ces lieux, mais de quel droit ?

Dans les ruelles de sable, de jeunes garçons s'appliquaient à recopier des versets de prière sur des ardoises. L'école coranique faisait cours au soleil. J'appréciais les tons de terre de cet univers voué au Coran et gavé de temps.

Je dormis sur un toit familial et fis quelques emplettes au marché. Au retour, mon pantalon se noya dans le beurre de karité acheté et aussitôt fondu au soleil. Je porterais désormais une odeur rance qui s'associait aisément à celle du système d'assainissement douteux de cette bourgade surpeuplée l'été.

On m'abordait sans cesse, de jeunes hommes surtout. Je finis par me sentir assaillie et fuis vers l'anonymat de la capitale.

Kayes, carrefour de la bosse africaine, serait, dit-on, un centre de trafic de produits illicites. Mais je n'y ai vu qu'une ville ennoblie par la coupe de football d'Afrique des Nations – la CAN - hébergée l'année précédente, avant de retomber dans l'oubli.

Le quartier olympique, où logeait la SOGEA, apparaissait large et moderne, mais vide et sans âme. Cantonnées aux gares routières de part et d'autre de la frontière, je ne pris guère le temps de découvrir un visage plus attrayant de Kayes. A force d'attente et de piste affreusement cabossée, je dus passer la nuit suivante à mi-chemin de Dakar, dans une gare routière qui semblait ne jamais s'accorder de repos. Le lendemain, plombée de fatigue et anxieuse à l'approche d'une mégalopole, je n'eus pas même la force de faire halte à Thiès, petite cité avant la grande, où logeait la famille de Mamadou, notre ferrailleur bienveillant de

Kinguélé.

Pressée encore de retrouver les grands espaces, pressée aussi par le devoir de rentrer au bureau, je ne partageai qu'une journée festive à Dakar avec des amis de mon providentiel hôte camerounais. Les repas de cette famille musulmane aisée aux traditions bien ancrées se prirent au salon pour les hommes, dans la courette intérieur qui servait de cuisine pour les femmes. Toutes ensemble nous trempâmes nos doigts dans un grand bol de semoule, intimité rieuse qui releva le goût de mon poulet en sauce.

Dakar m'apparut comme une folle jungle à laquelle je n'entendis rien ; Saint-Louis, escale suivante, fut bien plus douce pour mes sens.

C'est qu'elle était séduisante, cette presque île de pêcheurs aux relents coloniaux. Vivante, colorée, aérée... A mieux la connaître, elle semblait vivre sur les acquis d'une époque qui lui fut extrêmement favorable. Car la pêche déclinait, le port traditionnel était surchargé de décombres, de nombreux jeunes préféraient l'oisiveté du cannabis aux rigueurs du travail et les belles demeures d'antan affichaient comme un air de décrépitude... Peu importe, elle se laissait bien vivre, et j'y savourai quelques jours tranquilles.

Plus belle encore était la langue de Barbarie, fine bande pressée par les eaux, repère d'innombrables oiseaux, miroir de sable aux reflets d'or. De son sursis, je ne perçus rien, éblouie par une beauté lumineuse, et l'envol tourbillonnant des oiseaux. Ce n'est qu'après mon passage qu'une brèche fut artificiellement ouverte dans la langue, condamnant la lagune à l'ensablement.

Mauritanie

A Nouakchott, hébergée par la famille Barry, j'étais une fois de plus gâtée, immergée dans un confort munificent. Mon hôte Boubacar partageait mes élans voyageurs avec un tel enthousiasme, qu'il m'offrit de rencontrer le maire de l'ancien ksar de Ouadane, sur le plateau désertique de l'Adrar, au centre du pays.

« Parfois, alors qu'il n'espère plus rien du paysage inhumain où il trace lentement sa route, le voyageur aperçoit, posée comme un bijou sur la nudité vertigineuse du Sahara, une de ces roses de sable faites de silice blonde, nées du désert et de la caresse du vent » écrit

Odette du Puigauveau en 1935 alors qu'elle se trouvait à l'orée de Chinguetti, ville fortifiée voisine. J'en conviens, aux portes de l'Adrar, la femme pressée que j'étais, s'oublia instantanément. Il semblait qu'on ne pouvait plus quitter ces lieux sans avoir embrassé chaque grain de sable.

Souvent visitée et décrite par Théodore Monod, Chinguetti était devenue la septième ville sainte de l'Islam sunnite, titre obtenu grâce à son histoire ancienne, à l'abondance des livres religieux que renferment ses bibliothèques, et grâce, aiment à murmurer les habitants, à la faculté de leur mémoire. Chinguetti serait surtout l'un des premiers berceaux du savoir de l'Islam, ayant abrité une université islamique.

La ville fut autrefois le creuset du commerce transsaharien entre le Maroc, l'Algérie, le Sénégal, le Mali et le Soudan, et connu son apogée au dix-septième siècle. Elle pouvait voir transiter jusqu'à trente mille chameaux par nuit et offrait une halte propice à ces immenses caravanes. Elle comptait une douzaine de mosquées de grande taille, et les étudiants du lointain monde arabe convergeaient là pour suivre un enseignement de haut niveau.

Il restait peu de ce lustre d'antan. Un large oued asséché séparait les vieux quartiers avec sa seule mosquée datant du treizième siècle, de la nouvelle cité. Les murs s'écroulaient doucement, le sable s'infiltrait, remplissait, recouvrait... Le tourisme et les aides internationales seraient peut-être salvateurs ; il s'agissait d'endiguer l'exode rural, de sauver le patrimoine, d'irriguer l'oued...

Avec le charme désuet de ses ruines, Chinguetti n'en restait pas moins une splendide invitation au désert. Surtout, la cité renfermait derrière ses lourdes portes de riches trésors : manuscrits datant du treizième siècle pour les plus vieux, certains protégés dans des couvertures en peau de chèvre ou dans des bambous venus d'Inde.

Ces vieux ouvrages sont pour la plupart des écrits religieux, quelques actes juridiques, épîtres rédigés sur des papiers et des peaux de gazelles au moyen d'encres de charbon de bois et d'indigo... Mais les bibliothèques conservent également des livres de mathématiques, d'astrologie, de grammaire, de médecine... qu'il est épatant de voir feuilleter sous ses yeux.

Ces trésors étaient transmis de père en fils, et appartenaient à une dizaine de familles d'érudits. Hélas, complice de la poussière, des termites et du soleil, le temps faisait œuvre de prédateur. La communauté internationale promettait son aide ; les locaux attendaient, chacun espérant pouvoir faire scanner les ouvrages protégés de façon si rudimentaire.

Je logeai dans l'une des plus anciennes auberges de la vieille ville, celle-là même où Théodore Monod aimait se reposer, à l'ombre de grands palmiers. L'auberge du Bien-Etre portait merveilleusement son nom.

Je fis la connaissance de Didi, jeune gardien de l'auberge, fils d'une famille possédant des terres dans l'oasis qui alimentait la région en fruits et légumes frais. Il semblait associer son rythme de vie à l'intemporalité des lieux ; pour autant, des rêves d'évasion erraient au fond de son regard bienveillant. Mais il aimait profondément cette cité. Il avait croisé Monod, l'amoureux des déserts, et connaissait les mines de banco¹, les gardiens des précieux écrits et bien des chameliers. Il fut un compagnon appréciable.

Le lendemain, à l'aube, son ami et un chameau m'accompagnèrent jusqu'à une minuscule oasis à quelques dunes de là. Nous marchâmes de longues heures au gré de leurs ondoiements. Et puisqu'il était pieds nus, je l'imitai, me laissant bercer par ses chants aigus que le vent portait par ricochet.

*Terres immuables – Mouvements perpétuels
Aux confins de ce labyrinthe sans dimension
Raison et obsession se livrent un duel
Avec pour seul juge l'inaccessible horizon*

*Dans cet univers de courbes et de lumières
Mes pas se suivent sans lassitude
Marquant le sable d'une empreinte éphémère
Rappel dérisoire de notre précieuse solitude*

*Sans fin, la complainte nasillarde du chamelier
S'élève doucement le long des dunes dorées
Puis se perd au-delà des crêtes effrontées
En louange d'amour et de liberté*

*Oasis de bien-être dans un monde sans raison
Calme envoûtant qui abreuve les passions
Tes louanges résonnent dans l'immensité*

¹ Terre crue argileuse mélangée à de la paille pour servir de matériau de construction.

Y sèment leur éden d'humilité

Plus loin encore dans le désert, s'étend, à flanc de falaise sur le plateau du Dhar, la vieille Ouadane. En des lieux si arides, sa vision semble relever du miracle. D'ailleurs, enserrées de ruines, seules quelques demeures osaient encore défier le sable et le temps ; quelques-unes plus récentes s'étaient établies au pied de la falaise.

Fondée au sixième siècle de l'Hégire², Ouadane fut une autre étape majeure du commerce caravanier transsaharien. Les produits de l'Afrique saharienne y étaient échangés contre ceux du Maghreb. Mais de longues périodes de sécheresse, des épidémies, parfois même des famines, le sable surtout, causèrent à cette ville d'irréparables dommages. Vidée d'une grande partie de sa population, elle ne connaissait pas encore la renaissance de son aînée Chinguetti.

Après avoir erré entre les murs de pierre, flirté avec des ombres séculaires, je rencontrai le maire. Nous conversâmes des problèmes de ce monde : l'eau, le vent, le sable, enfant terrible de la terre... Mais à le voir savourer son temps, je mesurai l'amour porté à ces crêtes mirifiques.

D'Atar, la plus rapide manière pour rejoindre Nouâdhibou, ville frontalière avec le Sahara Occidental – en territoire marocain - était le train minéralier à Choum. Il n'existait pas encore de route reliant les deux villes principales du pays.

Ouverte en 1963, la ligne ferroviaire suivait la frontière nord entre le port de Nouâdhibou et les mines de Zouerate, permettant l'exportation du minerai de fer. Longue de sept cent dix kilomètres, laissant filer des convois pouvant comporter jusqu'à deux cents wagons, on la disait plus longue ligne au monde. Dès son ouverture, elle fut aussi empruntée par les nomades qui s'asseyaient sur le minerai de fer avec leurs bêtes. J'escomptais faire de même.

A mon arrivée à Choum, nous étions une poignée de voyageurs et de locaux avec l'intention de gagner la mer. Lorsque le train arriva enfin, sciant l'horizon de façon interminable, le dernier wagon réservé aux voyageurs semblait en proie à un chaos effrayant. Les corps étendus occupaient tout l'espace disponible, il fallait les enjamber pour avancer ; une odeur de fauverie accrochait le cœur, la chaleur bourrait les pores...

Quelques silhouettes surmontaient les tas de minerai à l'avant, et c'est là que décidèrent

² Douzième siècle après J.C. L'Hégire marque la date du 9 septembre 622 où Mahomet quitta la Mecque.

de s'installer Marc et Cécile, deux jeunes Français rencontrés dans l'attente. Je m'installai dans le couloir d'entrée du wagon voyageur. L'arrêt fut court ; la marche du train tranquille.

Les jambes à l'air, le dos accolé aux sanitaires, l'âme engourdie, je m'abîmai dans une rêverie déroulée sur le sable rosissant à mes pieds. A la nuit tombée, mes compagnons abandonnèrent le pont du navire et me rejoignirent à l'intérieur : les nuits sont fraîches dans le désert ! Hélas, ce fut au profit d'une promiscuité nauséabonde, en proie aux courants d'air et aux humeurs de quelques voyageurs belliqueux. Voilà même qu'ils se querellèrent comme des chiens, prêts à se jeter sur le tapis roulant. Nous n'osions souffler mot, à peine un regard suppliant pour que le vainqueur n'en fasse rien.

Au cœur de la nuit, je fus invitée à boire le thé par les passagers privilégiés d'une cabine privée. Mon voyage étonnait, et je devins l'objet de mille déférences. Surtout j'admire l'agilité hallucinante du factotum chargé de bouillir et verser le thé du haut de son bras tendu ; car notre transporteur n'était pas des plus tendres en matière de conduite !

Cette nuit-là, le sommeil se montra vieux ladre, mais je ne connais pas de voyage ferroviaire plus singulier !

Maroc et fin

Je ne connais pas non plus de traversée frontalière plus rocambolesque que celle qui tranche les sables maures.

Mais avant cela, j'eus droit à une sympathique halte dans le camping tenu par un Français passionné de pêche. Langoustes fraîches et autres délices de la mer ravirent les papilles vagabondes.

C'est là que je rencontrai François et son fils Jean qui rentraient d'un voyage en 2 CV jusqu'à, disons Tombouctou. Leur automobile exhibait un toit jaune criard, publicité pour Maggi, qui tranchait joliment sur le bleu azur de la carcasse.

La traversée du Sahara Occidental est une route classique pour les passionnés de cet emblème français. Mais à la vue d'une photographie montrant une étrange moto, je fus époustouflée. Les douaniers durent l'être plus encore, lorsque le chauffeur, présentant les papiers d'une 2 CV, pointa du doigt sa moto. Tombé en rade en plein désert, il l'avait fabriquée à partir de son auto sans outil notoire.

Un autre chauffeur esseulé prévoyait de traverser la frontière minée par des années de guerre entre le Maroc, les populations du Sahara Occidental et la Mauritanie. Autant s'aventurer ensemble !

C'est donc en convoi que nous abordâmes le couloir déminé qui séparait les postes frontières. Normalement, rien de périlleux, tant que l'on ne s'écartait pas de la piste. Oui mais voilà, des pistes, il en était tracées d'innombrables qui zigzaguaient dans le sable vers tous les points cardinaux.

Alors, nous nous écartâmes ; inconsciemment d'abord, précautionneusement ensuite, jusqu'à rejoindre l'axe principal au prix de nombreux ensablements de la petite deux-chevaux Maggi.

Une fois en territoire marocain, un superbe bitume de jais, et une admiration sans borne pour le Président de la République française, nous garantirent une arrivée sans encombre à Laâyoune, puis Agadir, où je fus emmenée par une Land Rover qui devait rendre l'âme à Rabat.

Le retour vers la France s'accéléra de façon douce et tranquille. J'étais bercée dans le siège inclinable d'un bus, choyée par des voyageurs marocains. Mon esprit s'égara dans les souvenirs.

J'avais tant ri, tant appris, tant pleuré aussi... J'avais aimé, avec passion : un pays, une forêt, un continent, des femmes et des hommes, sans toujours parvenir à les comprendre. J'avais sué, craint, regretté... Désormais, coulait en moi un peu du sang qui rythmait les cœurs de cette Afrique torride et impertinente, fière et folle à la fois.

A Colmar je voulus prendre le bus pour rejoindre ma vallée natale.

Et là...

- Bonsoir ! Je voudrais un ticket pour Munster s'il vous plaît ! demandai-je au chauffeur de bus avec le sourire réjoui des proches retrouvailles.

- Ah non ! Vous ne pouvez pas rentrer avec ça ! lança-t-il en visant mon « modeste » sac à dos, et après m'avoir lourdement dévisagé de la tête aux pieds.

J'avais l'air d'une vagabonde ; tout de même !

- Mais le bus est vide !

- Bon, mais pas sur le siège, hein !

Entra un ami du chauffeur qui prit place sur le siège habituellement réservé aux guides.

- Nondaboog du ! Il est de nouveau en retard (en parlant du dernier train) !

- C'est pas bossible franchement ! Main'nant y faut encore attendre ! C'est toujours la même chose !

- Non mais, y zéxagèrent hein ! Et pis surtout les contrôleurs !

- Yo écoute ! Moi j'en connais un qui fiche absolument rien...

Et ils râlerent, encore et encore, jusqu'au pied de mes belles collines bleues, jusqu'aux volets de la maison où je toquai doucement...

J'étais bel et bien rentrée chez moi !